

Après une pensée politique embryonnaire : que dire 40 ans plus tard?

Clinton Archibald

Numéro 43, 2018

La *RNO*... déjà 40 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1058532ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1058532ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (imprimé)

1918-7505 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archibald, C. (2018). Après une pensée politique embryonnaire : que dire 40 ans plus tard? *Revue du Nouvel-Ontario*, (43), 115–130.
<https://doi.org/10.7202/1058532ar>

Clinton Archibald, « La pensée politique des Franco-Ontariens au XX^e siècle », *Revue du Nouvel-Ontario* (Politique et syndicalisme : réalités négligées en Ontario français), n° 2, 1979, p. 13-30.

Après une pensée politique embryonnaire : que dire 40 ans plus tard?

CLINTON ARCHIBALD

Introduction

Quand Donald Dennie m'a demandé de participer à son noble projet de mettre à jour nos écrits d'il y a 40 ans sur le politique et le syndicalisme, ma réponse fut rapide. Je croyais que ce serait du gâteau de coucher sur papier mes réflexions¹ et que je pourrais pondre des idées originales, rapidement. Bref, je n'ai pas hésité une seule minute.

Après tout, j'ai vécu 25 ans en Ontario; j'ai enseigné plus de 30 ans à l'Université d'Ottawa; j'ai eu des milliers d'étudiants; j'ai « fait » dans les médias audio, visuels, écrits; je m'y suis fait, dans la capitale nationale et dans tout l'Ontario, des amis à la tonne; j'ai donné des ateliers, des exposés, présidé des colloques, année après année, sans avoir suivi un seul cours en communication, je suis

¹ Je suis revenu à ma jeunesse, en pensant illico aux *Vingt ans après*, du grand et unique Alexandre Dumas, avec ses mousquetaires. Mais je n'ai jamais eu le talent de mon idole. D'autant plus que... 40 ans, cela fait deux fois 20 ans. Et que les ans se sont écoulés si rapidement que ma mémoire, cette faculté qui oublie, a elle aussi vieilli, avec les décennies!

devenu ce que certains de mes amis disent parfois : « Archibald, c'est un... naturel² ».

Ben, le naturel a dû déchanter. Les Anglo ont une belle expression. En l'adoptant, je dirais que « j'ai agonisé, l'été durant... ». Que dire, sans blesser, sans provoquer, sans antagoniser, comme je l'ai fait, souventes fois, durant tout ce temps? Mais, après quelques nuits blanches à méditer et à cogiter sur ce texte, que je voulais fait de réflexions, j'ai eu un éclair de génie.

Les Franco-Ontariens n'ont pas perdu des lunes à affiner et à chercher une pensée politique qui les guiderait... dans les nuages. Ils se sont inscrits dans... l'action. Ils ont décidé de contrôler des municipalités, de gérer leurs écoles, après avoir fait reconnaître ce droit, de faire des milliers de choses (dossiers, revendications, festivals de tout acabit, des « Franco Fest » même³, des Salons du Livre...).

Ils sont devenus de plus en plus scolarisés, ont voyagé, comme des « mondialistes », sans peur, sans reproche. En fait, après avoir affirmé qu'ils étaient « vivants », qu'ils avaient survécu, non seulement à l'infâme Règlement 17, mais aussi à l'adversité, la vraie adversité, fomentée parfois par des Ligues du *Bilingual Today*, *French Tomorrow*, ils se sont mis à s'épanouir. Pour eux et leurs descendants.

Les lignes qui suivent veulent leur dire mon admiration. Leur rendre hommage pour leur ténacité, leur dire aussi de ne jamais abdiquer. Comme ils n'ont cessé de le faire, depuis... 40 ans.

D'abord, la juste revendication de vrais leaders

Avant d'entamer ce panorama personnel, cette mise à jour, si l'on veut, rappelons rapidement ce que j'écrivais,

² Prononcez à l'écossaise de grâce. Archibald, comme « baaald ».

³ Un tout p'tit relent de l'assimilation qui les guette de-ci, de-là, encore de nos jours...

il y a 40 ans. Je postulais d'abord que les Franco-Ontariens s'étaient tout de *go* attelés, quasi littéralement, à combattre l'infâme Règlement 17 qui a banni l'usage de la langue de Molière de l'espace public, du début des années 1910 jusqu'en 1944, année où il disparaissait officiellement du registre des lois ontariennes. Ce fut une lutte de tous les instants, un peu partout sur le territoire de la plus peuplée province du pays. Même clandestinement, si l'on veut, ils continuèrent à parler, parfois en catimini, leur langue. Jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ils vivaient des heures de pré-survivance, puisque, d'une certaine façon, ils étaient collectivement sur le respirateur artificiel.

Les années qui suivirent, de 1945 à 1970, furent ce que j'appelais les « années de survivance paroissiale », quasiment au sens américain du terme *parochial*. La paroisse catholique devint leur cri de ralliement, au sens territorial du terme, mais aussi au sens de vie collective. L'église locale, avec son clocher, devint leur espace vital.

Autour d'elle s'organiseront l'école du coin et les activités récréatives, souvent de sport⁴ tout court. Ils réussirent un peu, comme les Québécois (ou les Canadiens français du Québec), « à l'arrière de la grange », à vivre ensemble, parce qu'on les avait oubliés, eux et les leurs, selon la sublime expression utilisée par le maire Drapeau à l'endroit du Général de Gaulle, avant son départ, en

⁴ En 1999, Phillippe Côté du quartier de la Basse-Ville d'Ottawa remporte le trophée Hec Crighton décerné au meilleur joueur de football de la ligue interuniversitaire canadienne. L'année suivante, il est sacré joueur par excellence de la Coupe Vanier – le championnat de football universitaire pancanadien –, alors que lui et ses coéquipiers des Gee-Gees de l'Université d'Ottawa remportent la finale contre les Rams de Régina, au SkyDome de Toronto. *Mens sana in corpore sano*.

vitesse, pour rentrer à Paris, après son fameux cri, au balcon de l'hôtel de ville de Montréal, en 1967⁵.

Puis, à la fin de la décennie 1970, la francophonie ontarienne s'est donnée des leaders à la couenne dure qui firent la différence.

La première d'entre tous fut, pour moi, Jeannine Séguin, de Cornwall. Ayant d'abord lutté pour l'obtention de l'École secondaire La Citadelle, elle devint l'âme de l'ACFO⁶ et fit trembler, littéralement, les dirigeants traditionnels Tories de la grosse Toronto. Bill Davis la respectait au plus haut point. Je le sais. J'étais là, dans une confrontation civilisée, mais musclée, un jour au PMO de Queen's Park. Hugh Segal y était! On osera me dire que je n'y étais pas? Si, j'y étais, lorsqu'elle lui dit : « *Sir, with all due respect, you do not understand our reality. I do hope that you do, one day...* »⁷.

⁵ Le maire Jean Drapeau dit directement et sans détour au Président français : « Nos ancêtres du vieux-pays, nos *cousins* nous ont oubliés durant des décennies, derrière la grange... » [Merci à mon défunt superviseur de thèse, à l'Université Carleton, Khayyam Z. Paltiel, de m'avoir fait saisir l'ampleur, l'acuité et la leçon d'histoire du maire de Montréal au Président français. Sans mon mentor, ma carrière n'eût jamais pris son envol ni existé. Et surtout, *Un Québec corporatiste* (Asticou, Hull, 1983) n'eût pas vu le jour! Eh oui! J'ai étudié dans la langue de Shakespeare pour finir ma formation... Enfin, on ne la finit jamais... Mais nous étions une poignée de francophones et le prof Paltiel, un Juif de Montréal, nous parlait dans un français impeccable. Il nous a aussi fait découvrir Leonard Cohen, le génie encore en puissance.]

⁶ Me permettra-t-on de dire, respectueusement, que les luttes puérides, ces dernières années, pour moults changements de noms d'associations (Assemblées de ceci, de cela, Rassemblements de tout acabit...) n'ont rien fait pour mobiliser leur membership, plus et mieux... Des chiures de mouches, pour constipés!

⁷ Nous étions une délégation de quelques-uns des amis de Jeannine, comme elle nous appelait, pour lui présenter le document constitutionnel de la Fédération des francophones hors-Québec (FFHQ), *Pour ne plus être sans pays...*

Ensuite, de 1980 à l'an 2000

Ces deux décennies précédant l'arrivée du nouveau millénaire ont été tout bonnement renversantes pour la francophonie de l'Ontario. Je dirais que trois nouvelles réalités sont devenues évidentes :

1. un nouveau leadership a vu le jour et il était animé par la jeunesse;
2. ce même leadership a investi, de tous les côtés, l'assemblée publique (au sens du mot grec *ecclesia*);
3. ce sont les rêves de cette génération qui l'ont poussée à devenir mondialiste.

Voyons chacun de ces hauts faits, un à un.

D'abord, la jeunesse. Les jeunes se sont impliqués dans les trois partis politiques traditionnels de la province. Je rappelle que les trois ont gouverné tour à tour, durant tout ce temps. Naturellement, on me dira qu'ils étaient surtout néo-démocrates, après la victoire de Bob Rae, en 1990. Pour moi, rien n'est moins certain.

J'ai vu de jeunes Libéraux un peu partout⁸, au cours des 40 dernières années. Mais, au risque de scandaliser les âmes aux cœurs tendres, j'en ai vu avec les Tories de Mike Harris, jour après jour, dans mes classes. Pour eux, issus des facultés d'administration, un peu partout sur le territoire, le plus petit des États, c'était le meilleur des États⁹.

⁸ Ce ne sont pas eux qui ont permis aux Peterson et McGuinty de contrôler le pouvoir politique? Poser la question, c'est y répondre.

⁹ Le ministre Noble Villeneuve, responsable des Affaires francophones et de la région de l'Est ontarien, au Conseil des ministres du PM Harris (1995-2000) en avait attiré une dizaine avec lui, à Queen's Park. Parce que monsieur Villeneuve avait travaillé et milité avec les conservateurs, on le traita, quelques fois, de *traître*. Il me confia, un

Mais plus que tout, ils se sont impliqués dans leurs corps intermédiaires, au sens même, paradoxalement, de l'Église qu'ils venaient de foutre à la porte. Leur FESFO, leur Direction-Jeunesse, leur Contact ontariois¹⁰ leur ont permis de prendre une place. Leur place, peut-être. Ils se sont mis à faire des choses, en marge de cet État qu'ils voulaient petit, accessoire. Ils ont commencé à croire que tout était possible. Qui ne risque rien n'a rien, *right?*

Ce dépassement leur est devenu possible parce qu'ils ont envahi les institutions postsecondaires, non seulement de l'Ontario, mais du Québec et, oserais-je le dire, de la planète. Dans tous les domaines. Aux expertises traditionnelles, ils ont ajouté de la haute technologie, des politiques publiques, du marketing, des ressources humaines, des communications de tout acabit... En revenant à la maison, ils comprenaient plus et mieux les enjeux de la mondialisation que quiconque. Ils parlaient quelques langues. Ils avaient vu... le monde. Et ils ne le trouvaient pas effrayant. Mieux, ils ont décidé d'en faire partie.

Puis, cette jeunesse a investi le monde public. Des jeunes, dans les conseils scolaires, dans les municipalités, un peu partout, se sont mis à remplacer les moins jeunes ou encore à travailler avec eux. En exerçant un leadership, sans peur. Une confiance inébranlable en ses moyens, ses capacités.

Vous voulez des noms?

jour, que cela l'avait meurtri. Je lui ai dit d'oublier ces dérapages de la langue. Il m'a souri et remercié, lorsque je lui dis que je l'admirais pour son dévouement public.

¹⁰ Je déteste le mot, pour m'en confesser. Il n'a aucune histoire. L'Ontarie n'existe pas. Je le sais, j'y ai vécu. Paraphrase de la préface de Georges Arnaud, de son roman *Le salaire de la peur*. Eh! À mon âge, on n'invente plus rien, je sais. J'sais pas grand'chose, mais cela, je le sais...

Dominik Giroux est devenu président du Conseil des Écoles catholiques de l'Est ontarien, avant d'avoir 22 ans. Il est devenu recteur de l'Université Laurentienne, à... 32 ans.

Déric Dubien, du nord de l'Ontario, après avoir été actif dans la FESFO, jeune ado encore, est allé étudier au Collège d'Europe à Bruges, en Belgique. Avec la bourse de l'UE (tout une, en passant). Il est maintenant cadre supérieur au ministère des Affaires étrangères de la nation (qu'on nomme maintenant Affaires... globales).

Mona Fortier est députée d'Ottawa-Vanier. Elle a succédé à Mauril Bélanger qui, avant d'être député et même ministre dans le gouvernement de Paul Martin, fit d'abord ses premières armes en politique, à la présidence de la Fédération des étudiants de l'Université d'Ottawa. Au début du millénaire, Claude Dubois, du Sud de l'Ontario, a également été président de la Fédération étudiante de cette même université.

Les Marchildon, Gilles et Daniel, de Penetanguishene, ont marqué le fait français dans le sud de la province.

Paul-François Sylvestre de Windsor-Essex, nous a donné des petits bijoux de littérature et d'histoire franco-ontarienne.

Enfin, revenons sur leur mondialisme. Leur force, aux nouveaux leaders, c'est qu'ils ont vu... le monde. Pas tout le monde. Pas toute la planète, mais une plus grosse partie que ne l'ont vue leurs parents. Je le répète. Ce monde, il ne les effraie pas.

Une hypothèse : le contrôle de plusieurs langues, leur curiosité intellectuelle sans limites et leur désir de changer les choses, pour le mieux-être de leurs concitoyens, ont fait d'eux des gens admirables. Dévoués. Industrieux. Tolérants.

En outre, le leadership des femmes, élément-pivot de l'épanouissement

Je parlais, tantôt, du désir de scolarisation des jeunes Franco-Ontariens, pour prendre leur place. En tout.

Mais en réfléchissant à leur dynamisme, j'ai réalisé, peut-être à partir de réflexions qui étaient somnolentes en moi, que les femmes franco-ontariennes, jeunes et scolarisées, elles aussi, dans plusieurs domaines, ont envahi non seulement la société civile, dont elles voulaient être actrices importantes, mais aussi la sphère du pouvoir politique, des arts, des médias, du secteur privé...

Évidemment, on me demandera de trouver des raisons, ou des explications, à cet effort louable, à elles aussi, de prendre leur place.

Je peux évoquer trois hypothèses, avant de dresser un éventail de noms importants ayant « contrôlé » cet envahissement quasi concerté :

1. une jeunesse féminine aurait, selon moi, eu le désir de ne plus être que des observatrices à la *Res Publica* et de jouer un rôle de premier plan, dans les mécanismes décisionnels;
2. ayant fréquenté, elles aussi, les nouvelles disciplines universitaires à la mode (médecine, administration, sciences, génie, High-tech), elles ont tout de même côtoyé leurs consœurs des disciplines traditionnelles (sciences humaines, sociales, lettres), en créant un amalgame de connaissances et d'expertises interdisciplinaires hors du commun;

3. leur désir de changer les choses n'est pas venu, uniquement d'un certain mouvement féministe revendicateur (encore que je suis prêt à admettre que ledit mouvement a été, de-ci, de-là, un moteur), mais surtout d'une volonté de travailler de concert avec leurs collègues masculins de la jeunesse en ébullition...

Le rôle de modèles, de mentors, si l'on veut, les a guidées. Elles ont vu leurs prédécesseures, parfois en chair et en os, dans les livres et journaux ayant fait de leurs hauts faits des histoires à préserver. Et à marquer le chemin du travail à effectuer.

Des noms viennent à l'esprit rapidement. J'ai déjà évoqué le rôle unique joué par Jeannine Séguin. Mais elle ne fut pas la seule.

Rolande Faucher, dans l'Est ontarien d'abord, puis dans tout l'Ontario, a marqué cette fournée de jeunes leaders (de l'ACFO à Queen's Park, au CAFO, sans oublier les mémoires de Jean-Robert Gauthier¹¹ qu'elle nous a brillamment offerts).

Paulette Gagnon, du Nord, mais aussi de la capitale nationale, avec la Nouvelle Scène, puis de chez-elle où elle est allée rendre l'âme, en pleine action, d'une façon imprévisible et inopinée, fut une dynamo de toutes les causes de la création artistique et culturelle.

Dans les médias divers, on ne peut passer sous silence la place bien spéciale de Jacqueline Pelletier. Avec ses émissions à la nouvelle TFO, avec une maîtrise magistrale de la langue et du verbe, elle a pavé la voie à une Brigitte Bureau, de la SRC, pour qu'elle fasse le meilleur journalisme d'enquête, au cours des dernières années.

¹¹ Rolande Faucher, *Jean-Robert Gauthier : convaincre... sans révolution et sans haine*, Sudbury, Prise de parole, 2008.

Que dire de la gestion et de la croissance de cette même TFO, sous la dynamique gouvernance de Claudette Paquin. Elle permit à l'émission *Panorama* de devenir un des phares en affaires publiques, avec Adrien Cantin, Lucie Boileau et Gisèle Quenneville.

On ne peut ignorer le nom de Denise Truax et de sa maison Prise de parole. Denise, simplement, a été un baume pour les auteurs d'ici et, à travers les embûches d'un financement toujours hasardeux, a su, plus que survivre, scintiller du nord au sud, de l'est à l'ouest.

En politique, Madeleine Meilleur, Franco-Ontarienne d'adoption, fut une sorte d'agent-modèle de leadership, de modestie, de force tranquille, non seulement comme ministre libérale des Affaires francophones, mais aussi comme conseillère municipale, dans la grande Ottawa créée par les Tories.

France Gélinas, dans le Nord, a travaillé de concert avec son collègue Gilles Bisson, de Timmins, pour être de tous les dossiers et veiller à ce que le NPD soit au centre de toutes les causes, francophones comme civiles, un peu plus globales.

Manon Henrie, au sein de la FFHQ, fut une âme, animée et animante. Son travail de bénévolat en Amérique latine, pendant des années, avant de s'installer, avec sa belle progéniture, à North Bay, illustre bien la place qu'ont voulu jouer, sur l'échiquier planétaire, d'autres comme elle, pour qui les dossiers francophones ne sont plus maintenant qu'une infime partie de toutes les causes épousées.

Je m'en voudrais d'oublier le nom de Mariette Carrier-Fraser. Ayant gravi tous les échelons, ou presque, de l'appareil bureaucratique du ministère de l'Éducation à Toronto, Madame Carrier-Fraser est devenue un modèle

pour les jeunes acteurs de demain et de l'Ontario tout entier. Pour toute la jeunesse confondue d'ailleurs¹²!

Celui aussi de Dyane Adam, qui a fait sa marque d'abord comme rectrice (là-bas on dit « principale ») du Collège Glendon, puis comme commissaire aux langues officielles de notre gouvernement national, enfin comme force motrice pour l'obtention de l'Université franco-ontarienne (*of all places*, dans le grand Toronto, loin des patelins, villages et commerces de l'Ontario français).

Enfin, des victoires à la pièce, une par une, après des victoires de frime

J'ai écrit, tout au long de cet essai, avec une perspective aussi neutre que je le pouvais¹³, que la francophonie ontarienne a choisi, depuis 40 ans, de ne plus chercher une pensée politique uniforme pour la guider, dans l'action. Une pensée qui susciterait des débats stériles, des débats à n'en plus finir. Comme, parfois, dans le passé pré-1980, elle l'a fait inutilement.

Parlons de ceux-là. J'ai fait partie, à titre d'adjoint au commissaire de la Commission sur le remaniement de la Municipalité régionale d'Ottawa-Carleton, mieux connue sous l'appellation de la Commission Mayo, qui a osé recommander la création de conseils scolaires homogènes

¹² Au milieu des années 1990, elle me reçoit avec une dizaine de mes étudiants, pour expliquer, une demi-journée durant, les dossiers courants du ministère. Nous étions en pâmoison devant son naturel et sa générosité.

¹³ L'objectivité, même partielle, n'existe pas. Alors, essayons d'être le plus neutres possible... Danielle Juteau-Lee, en recevant son prix de professeur de l'année, à l'Université d'Ottawa, à la fin des années 1970 du siècle dernier, m'a *flabergasté* et énormément plu à la fois. Elle déclara, sans ambages, que la sociologie, comme toutes les sciences sociales d'ailleurs, ne pouvait offrir que des explications partiales et partielles.

francophones, gérés par et pour des francophones. Avant l'adoption de la Charte de Papa Trudeau.

Vous savez quoi? Des francophones, plus catholiques que le Pape, ont décidé de dire que le système du temps, fait de comités consultatifs à l'intérieur des Conseils catholiques, fonctionnait ultra-bien, qu'il ne fallait pas susciter la bisbille avec la majorité de langue anglaise. Une délégation a même rencontré l'Archevêque d'Ottawa, pour lui demander conseil. Sans surprise, il osa leur demander de... sauver l'école catholique.

Un autre exemple. Le mouvement SOS Montfort. J'étais là, au Centre municipal d'Ottawa, lors du grand Rassemblement, télévisé sur RDI, rien de moins, en direct. J'y commentais, en compagnie de Daniel Bouchard, le déroulement de l'après-midi. Des *speakers* se succédèrent en rafale, plus enflammés les uns que les autres, de Pierre Bergeron du *Droit* à la Jeanne d'Arc du moment, madame Gisèle Lalonde. Ma tiédeur face à ce *happening* m'a valu, comme d'autres, des vrais Francos ceux et celles-là, d'être catalogués au sein des « collaborateurs » du gouvernement Harris, pour cette tiédeur devenue justement anathème, ennemi de la « cause... ». Eh ben, l'Hôpital Monfort ne soigne pas beaucoup de Franco-Ontariens, de nos jours, et surtout pas de l'extérieur de la capitale nationale. Sa clientèle est à plus des deux tiers de langue anglaise, aujourd'hui même¹⁴.

Dernier exemple, avant d'en venir à mon propos final. Le Mouvement pour une Ottawa officiellement bilingue.

¹⁴ Le sénateur Jean-Robert Gauthier, mon ami, qu'on plaçât dans son fauteuil roulant, sur l'estrade, pour montrer que « le vrai Champion de la francophonie ontarienne » appuyait cette sorte de *happening* unique, m'a confié, dans quelques luncheons que nous avions, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il n'était plus certain (lui, traité, pour ses divers problèmes de santé, à l'Hôpital Général d'Ottawa), de ne pas avoir été utilisé sur la place publique.

Je sais, je sais. On dira que l'on a gagné, finalement. Finalement? Venez dans la capitale nationale. Rien n'a changé. Ottawa n'est pas plus bilingue qu'avant. Aucune obligation pour les restaurants d'avoir des menus bilingues. Aucun service en français dans de nombreux arrondissements de la grande Ottawa. Comme le disait l'ex-député Jean Poirier, au sujet de la proximité des célébrations officielles, pour les 50 ans du bilinguisme officiel pancanadien, le nombre de gens bilingues au pays n'a progressé qu'avec des chiffres tout bonnement ultra-minimes. *Ibidem* pour Ottawa.

Venons-en au propos le plus important de cette section. Et à l'hypothèse centrale de ma démonstration. De vraies victoires sociopolitiques, au cours des 40 dernières années, ont galvanisé la vitalité du français et de la vie française, en Ontario. Je ne parlerai que de cinq d'entre elles. Pour moi, elles résument le désir d'action de la jeunesse et des femmes.

Les vraies victoires, le symbole de l'action de demain

Je n'ai cessé d'arguer, ici, que l'action sociopolitique des Franco-Ontariens, au cours des 40 dernières années, a marqué positivement leur essor, leur vitalité, leur espoir indéfectible pour demain. Voici, en rafale encore une fois, les cinq développements-victoires qui ont, et qui seront, j'en suis certain, les pivots de leur avenir.

D'abord, la loi 8 du ministre Bernard Grandmaître.

L'ancien maire de Vanier aura joué un rôle plus historique qu'on ne le croit¹⁵. Sa loi 8, sur les services en français, avec des régions, des municipalités désignées,

¹⁵ Cela confirme, un peu au moins, mon hypothèse sur le désir des jeunes francophones de se servir du pouvoir local comme tremplin d'action, à l'exemple de monsieur Grandmaître, maire de Vanier d'abord!

aura changé la donne des demandes légitimes de la francophonie. En leur donnant une légitimité, une légalité, pour employer le langage des juristes. Investir le pouvoir au premier niveau, c'est cela le début du cheminement.

Ensuite, le Commissariat aux services en français.

Le commissaire François Boileau occupe le poste, depuis 2007. Ses rapports, figiolés selon le modèle de ceux des Commissaires aux langues du fédéral, sont des p'tits bijoux de description de la réalité des services en français, dans l'administration publique ontarienne. Plus que tout, toutefois, ils représentent des documents bien... documentés, non seulement pour la gouverne publique, mais aussi pour la recherche dans les institutions post-secondaires. Dans les médias aussi!

En outre, les collègues.

On aurait pu croire que la naissance de la Cité collégiale, à Ottawa, représenterait un acte isolé et purement symbolique. Loin de là. D'autres collèges, au sud et au nord, ont vu le jour. Ils ont tous permis à la jeunesse franco-ontarienne d'enrayer le décrochage si répandu. Mais surtout d'entamer des études postsecondaires. Puis, avec moult ententes avec plusieurs universités, un peu partout sur le territoire de la province, cela a permis de transformer des acquis reconnus en préalables aux études universitaires.

Mais surtout, plus que tout, la gestion scolaire.

La création des Conseils scolaires fut un moment marquant pour les emplois des fonctionnaires et des politiciens franco-ontariens. Les Conseils, en plus, ont permis le choix de priorités et de décisions publiques d'importance, selon des choix publics et d'une gouvernance vraiment... domestique¹⁶.

¹⁶ On me dit que cela est un anglicisme qui ne veut rien dire en français. Mais tout le monde comprend, non?

Enfin, l'épineuse question de l'Université francophone. Je l'admets, d'entrée de jeu, je n'ai jamais été emballé par l'idée. Où l'édifier? Que faire avec les universités actuelles qui ont joué, malgré tout, un rôle important dans toutes les sphères d'expertise? L'établir à Toronto? Délaisser les régions? À un moment où la jeunesse, la relève quoi, se consacre à l'étude de la planète, des langues, cela me laisse perplexe. M'enfin! Demi-victoire, demi-frime!

Conclusion

En 1979, je terminais la démonstration de mon court essai, en posant la question «Et l'avenir, madame la marquise?» Je pense qu'elle se pose adéquatement, pour finir celui-ci.

Résumons d'abord que j'avais postulé que les trois périodes survolées (la lutte au Règlement 17, la survivance paroissiale et un certain éveil, à l'orée des années 1980) allaient devoir se transformer en véritable action politique, un peu partout sur le territoire. Ne pas délaissé le secteur de l'éducation (pierre angulaire du fait français ontarien), mais le compléter par, s'il le fallait, un chantage politique. Dans tous les domaines. L'utiliser pour envahir la place publique. Aujourd'hui, je dirais plutôt, l'investir. Plus. La contrôler.

Pour faire cela, il fallait s'affirmer. Et même, à la rigueur, prendre le contrôle de certains pans de la gouvernance sociopolitique. Je crois avoir démontré que la jeunesse et les femmes ont fait exactement cela, depuis 40 ans. Mais il me semble qu'il y a eu tout à coup un certain essoufflement. On peut aisément le comprendre. Agir, quasi partout, en même temps, essouffle nécessairement, et le leadership et les troupes.

Le futur passera par un leadership de la relève. Je vois d'ailleurs, dans ma boule de cristal, deux victoires qui seront auréolées :

- d'abord, un chef franco-ontarien d'un des partis provinciaux. Qui deviendra le premier ministre, ou madame le premier ministre¹⁷;
- puis, une multiplication de maires, un peu partout, sur le grand territoire. Bref, une union des forces vives, bien orchestrées...¹⁸

Des leitmotivs.

Solidarité!

Action pragmatique!

Fierté commune!¹⁹

¹⁷ Les États-Unis ont bien eu leur premier président noir...

¹⁸ Elles réuniraient, dans une sorte de confédération souple, mais aussi dans une sorte de concordat, toutes les institutions actuelles qui, dans certains cas, sont devenues des « p'tites patentes à gosses... ».

¹⁹ J'allais oublier une victoire phénoménale des prolétaires franco-ontariens qui, en 1980, se sont tout bonnement tenus debout contre la Amoco Fabrics à Hawkesbury. Richard Hudon, animateur communautaire au Collège Algonquin, devint « l'âme inspirante » d'une grève qui fit trembler un certain *establishment* traditionnel de la ville, du journal local, de l'Église. Une mobilisation que la jeunesse a admirée au cours des années qui suivirent. Voir Caroline Andrew, Clinton Archibald, Fred Caloren et Serge Denis, *Une communauté en colère : la grève chez Amoco Fabrics à Hawkesbury en 1980*, Éditions Hull, Asticou, 1986. Cela me rappelle une citation tirée de la rubrique « The Oxford Book of Footnotes » du New Yorker, septembre 2018 : « Often times, the last footnote can be the most important ».